

LE JOUR, 1944
19 mars 1944

VISAGES D'IL Y A 50 ANS

Un vieux journal illustré nous tombe sous la main : mars 1894. De ceux qui le lisaient alors, combien y en a-t-il de vivants ? Des événements qui sont presque d'hier ont pris un recul incroyable. Devant nos yeux étonnés c'est tout un cortège d'ombres.

Alors, comme ces jours qui viennent, c'était le printemps. L'Europe était en paix et le padishah dans sa gloire. Gloire relative il est vrai. Une grande époque au demeurant, aux charmes un peu désuets, à la diplomatie formaliste et savante. Quelque chose comme les années qui précédèrent la Révolution et l'Empire ; des années confortables et molles honorées par les vertus d'une bourgeoisie grasse, un peu apoplectique pour avoir trop le goût de la bonne chère et des grands crus.

Que se passait-il alors ?

En Angleterre, Lord Rosebery venait justement d'être nommé premier ministre. Ce grand seigneur réalisait un de ses rêves. Il en avait trois disait-on : épouser la plus riche héritière du royaume, devenir justement premier ministre et gagner le derby. Le futur historien de Napoléon obtint allègrement tout cela. Déjà, à 39 ans, il avait été, sous M. Gladstone, ministre des Affaires Etrangères. (On faisait remarquer à ce propos, il y a peu d'années, qu'Anthony Eden avait occupé le Foreign Office beaucoup plus jeune encore que Lord Rosebery).

En ce même mois de mars 1894, mourait en Italie, le vieux Kossuth, dont on avait pu dire après 1848 qu'il avait été le roi non couronné de la Hongrie. Et en même temps, l'Empereur François-Joseph et l'Impératrice Elizabeth allaient séjourner au Cap Martin, sur la côte d'Azur.

L'Impératrice errante, qui incarnait la grâce et la tristesse du sang royal de Bavière, précipitait sa fuite devant la vie. Elle aussi, son royaume n'était pas de ce monde.

En France, coloniale et métropolitaine, des événements militaires et littéraires se développaient.

Déjà marqué par le destin, le chef de bataillon Joffre, après avoir pacifié, dans l'Afrique noire, la région de Tombouctou, devenait lieutenant-colonel.

Plus au sud, la campagne de Dahomey conduite par le général Dodds prenait fin par la capture de Behanzin, de tous les rois nègres le plus noir, le plus souvent marié et le plus sanguinaire.

Et pendant que M. Brunetière, son lorgnon perché au-dessus d'une cravate à pois, faisait son cours à la Nouvelle-Sorbonne, l'Opéra jouait « Thaïs », et faisait entendre pour la première fois (en attendant la naissance du phonographe et sa métamorphose en gramophone) l'intermezzo que remplit la fameuse « méditation ».

Que tout cela est loin ! De ces hommes et de ces choses reste-t-il un souvenir plus poignant que celui d'autres époques défuntes ? Ce qui résiste le mieux à l'usure du temps ce ne sont pas les empereurs et les empires ; mais l'homme, nous le savons, ne sera jamais au bout de son étonnement.

L'Autriche est en voie de renaître, la Hongrie est plus malheureuse qu'aux jours de Kossuth et Brazzaville est devenue une ville impériale. La « Méditation de Thaïs » livrée à l'accordéon et au jazz doit irriter Anatole France et Massenet ensemble au pays des ombres. Place du Théâtre-Français et place de la Sorbonne, Paris attend la fin de la nuit. Nous remonterons un matin les Champs-Élysées pour revoir les couleurs de la victoire sur l'arc de Triomphe.

Et en Angleterre où tout s'amortit dans la tradition et dans le brouillard, un jeune « Primrose » impassible (ou quelqu'un de sa famille) se prépare à porter, avec la dignité coutumière, le nom de Rosebery (ou quelque autre nom illustre) et à gouverner magnifiquement en fumant son cigare ou sa pipe le Royaume-Uni et tout ce qui en dépend.